

« HÔTEL LIVERPOOL » : WALTER BENJAMIN À MOSCOU

ROBERT KAHN

Walter Benjamin séjourne deux mois à Moscou, en décembre 1926-janvier 1927, à une époque où il n'était déjà plus si facile d'obtenir un visa. Il vient de publier un recueil d'aphorismes d'inspiration surréaliste, *Sens unique*¹, dédié à Asja Lacis. Il collabore aux pages culturelles, au « Feuilleton », de grands journaux allemands. Fasciné par la littérature française et Paris, il a entrepris de traduire *À la recherche du temps perdu*. Il a certes publié en 1917 un article sur *L'Idiot*, mais il ne parle pas un seul mot de russe. Pourtant les motifs de ce voyage exténuant, « exotique », sont très profonds, et son retentissement pour le voyageur sera considérable.

Benjamin a réussi à susciter une commande : il doit mettre à profit son séjour pour écrire un article destiné à la revue de Martin Buber, *Die Kreatur*. Il part avec deux questions d'importance existentielle pour lui : quelles sont les possibilités qu'offrirait à un représentant de « l'intelligence libre » l'adhésion formelle au mouvement communiste international, et quel avenir est réservé à la liaison problématique qu'il entretient avec Asja Lacis, cette jeune « révolutionnaire » de Riga, qui a fait des études de théâtre et de cinéma à Moscou, a été l'assistante de Brecht à Munich ? Ils se sont rencontrés à Capri en mai 1924 et Benjamin est tombé éperdument amoureux. Mais c'est le compagnon d'Asja, Bernhard Reich, un

1. *Einbahnstrasse*, trad. française par Jean Lacoste, Paris, Maurice Nadeau, 1978. La dédicace est celle-ci : « Cette rue s'appelle rue Asja Lacis, du nom de celle qui en fut l'ingénieur et la perça dans l'auteur. »

metteur en scène, qui servira à Benjamin de mentor et de traducteur pendant toute la durée de son séjour. Il faut bien sûr ajouter à ces motifs son désir qui a toujours été si vif, et particulièrement en ces années-là, de voyager. Ce ne sera pas un voyage en URSS, mais seulement à Moscou, avec une « excursion » à la Laure de Zagorsk. Pour Benjamin, l'écriture fait partie du voyage, c'est le bagage essentiel et le souvenir que l'on ramène. On peut distinguer trois types de textes rédigés à Moscou ou à partir des matériaux collectés sur place. D'abord, des articles de journaux : celui promis à Buber et qui paraîtra en 1927 dans sa revue, et des articles publiés dans la *Literarische Welt* : « La situation du film d'art russe », « Le regroupement politique des écrivains russes », « Jouets russes », « Discussion chez Meyerhold ² ». Plusieurs lettres furent expédiées de Moscou, dont celle, très importante, du 26 décembre à Julia Radt. Enfin, on a découvert en 1980 dans les archives Benjamin de Francfort le journal intime qu'il a tenu lors de son séjour. C'est ce texte, surtout, qui nous intéressera ici ³. Les cinquante-six pages du manuscrit n'étaient bien sûr pas destinées à la publication, même si l'auteur y a consigné des notes qui lui ont servi pour la rédaction de ses articles. Comme tout journal intime, celui-ci sert d'exutoire. Benjamin se livre au papier, dans un moment de très grande solitude et presque de détresse, cherchant dans l'espace privé de l'écriture la solidarité, la rencontre qu'il s'attendait à trouver dans l'espace urbain réel, l'amour qu'il a quémandé et peut-être obtenu à la manière « kafkaïenne ».

En ce sens, il est caractéristique de la méthode de l'écrivain qu'il ait, sur la première page de son manuscrit, fortement rayé le titre initial : « Moskauer Tagebuch », resté cependant lisible, pour le remplacer par « Spanische Reise » – « Voyage espagnol ». Cette translation est symptomatique : il ne s'agit pas de se protéger pour des raisons politiques ou d'ordre privé, puisqu'amis et ennemis savent bien où Benjamin a passé cette période, et que le nom de la rue Tverskaïa apparaît dès la première page. Mais il lui faut insister une fois de plus sur « la ressemblance non-sensible ⁴ », cette fusion des espaces et des temporalités qui caractérise toute sa pensée et son œuvre depuis les textes de jeunesse sur la philosophie du langage

2. Article qui ne portait pas initialement ce titre. Nous allons y revenir.

3. Walter Benjamin, *Moskauer Tagebuch*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1980 (désormais abrégé en *M.T.*). Il existe une traduction française, due à J-F. Poirier, *Journal de Moscou*, Paris, l'Arche, 1983.

4. Voir l'article de Michael Opitz, « Ähnlichkeit », in *Benjamins Begriffe*, éd. par M. Opitz et E. Wizisla, Frankfurt/M., Suhrkamp, 2000, p. 15-49.

jusqu'aux derniers morceaux d'*Enfance berlinoise*. Le voyage, on le sait, révèle l'autre du voyageur, il mêle à nouveau espace et temps, proche et lointain. Cependant, on pourrait aussi soutenir que Benjamin, abstraction faite d'une situation politique et personnelle complexe et dangereuse, a « raté » son voyage au sens précis du terme : il n'a pas mesuré l'importance réelle du théâtre de Meyerhold, sans doute parce que celui-ci est trop ancré dans la « réalité russe ⁵ ». L'échec du voyage est dû à une mauvaise préparation des bagages : le critique admiré par Hoffmannsthal avait emporté, en le déclarant aux Soviétiques, « Goethe ». Mais il a aussi introduit, en fraude, « Proust ». Or, penser ensemble ce Proust qu'il traduit et la réalité soviétique de 1926-1927 est schizophrénique, et ne peut que mener à une relation de « double-bind » avec la femme aimée, qui est aussi une figure allégorique de la Révolution. Même dans l'espace privé du journal intime, il n'y a cette fois-ci pas d'« ange » pour sauver Benjamin, qui le 1^{er} février prend le train du retour à la gare biélo-russe en ayant échoué comme politique, comme critique et comme amoureux. Reste une autre réussite, si poignante, si proche de celle du Narrateur.

UNE SITUATION POLITIQUE COMPLEXE ET DANGEREUSE

En 1926, Staline est en marche vers le pouvoir absolu. Trotzki est exclu du Bureau politique en octobre. La Nep suit son cours. Essenine s'est suicidé en 1925, et en décembre le Comité central du Parti a pris une résolution sur « La politique du Parti dans le domaine de la littérature. » Celle-ci décrivait la transition souhaitable vers une littérature planifiée et sous contrôle politique, sans pour autant s'appuyer exclusivement sur telle ou telle association existante. La littérature devait défendre les valeurs de la société socialiste ⁶. Boukharine déclare la même année : « Nous allons produire des intellectuels comme des machines ⁷. »

Benjamin est bien informé de tout cela par Bernhard Reich, un homme de théâtre très intelligent. Dès son arrivée le 9 décembre, le compagnon d'Asja Lacis lui parle de l'adaptation par Stanislavski du roman de Boulgakov *La Garde blanche*, interdite par la censure

5. Voir le très beau livre de Béatrice Picon-Vallin, *Meyerhold*, « Les voies de la création théâtrale », Paris, CNRS, 1990.

6. Voir Jean-Pierre Morel, *Le Roman insupportable, l'Internationale littéraire et la France, (1920-1932)*, Paris, Gallimard, 1985.

7. Citation dans *Berlin-Moskau 1900-1950*, éd. par I. Antonowa et J. Merkert, München, Prestel, 1995, p. 372.

puis autorisée par Staline en personne. Mais il évoque aussi une nouvelle « à clé » qui raconte en fait la mort du général Frounzé, opéré contre son gré d'une affection mineure et sur ordre de Staline. (Il s'agit du texte de Boris Pilniak « Récit de la lune non-éteinte », Pilniak sera exécuté en 1938.) Benjamin note aussitôt dans son journal : « Ensuite les informations politiques : éviction de l'opposition des postes de commande. De manière identique : éviction d'un grand nombre de juifs des échelons intermédiaires. Antisémitisme en Ukraine ⁸. » Il partage les doutes de son ami et rival : faut-il adhérer au Parti qui prend un virage « réactionnaire » dans le domaine de la culture ? Les mouvements de gauche très importants à l'époque du communisme de guerre perdent toute influence. Walter Benjamin analyse très finement le conditionnement qui pèse alors sur l'intellectuel aux prises avec les exigences du nouveau régime et il utilise une comparaison très évocatrice :

« La vie ici est repliée sur elle-même et riche en événements, pauvre et en même temps pleine de perspectives, comme celle des chercheurs d'or du Klondyke ⁹. Du matin au soir on creuse pour le pouvoir. Toute la possibilité combinatoire dont peut faire preuve une intelligence occidentale est absolument misérable par rapport aux innombrables constellations auxquelles l'individu se trouve ici confronté en un seul mois ¹⁰. »

Alors qu'en Allemagne on peut se contenter de « prendre vaguement position ¹¹ ». La question lancinante pour Benjamin de l'entrée au parti, qui se pose pour tout intellectuel de gauche dans les années 1920 (le frère de Benjamin et celui de son ami Gershom Scholem seront députés du KPD au Reichstag) est renvoyée aux calendes grecques dans une longue note du journal, en date du 9 janvier. Il pèse le pour et le contre. Les avantages : « Une position définie », un « contact organisé avec les gens ». Les inconvénients sont détaillés sur tout le reste de la page et peuvent être résumés par cette phrase que note le « diariste » : « Contre cela : être communiste dans un État où règne le prolétariat signifie l'abandon total de l'indépendance privée ¹². » (Et, en effet, on peut se demander si la tenue même d'un journal intime n'est pas, déjà, un acte contre l'État des travailleurs. Ce qu'a si bien vu George Orwell dans *1984* : Winston signe sa condamnation en achetant un cahier chez le marchand d'antiquités.)

8. *M.T.* p. 19 (notre traduction).

9. *La Ruée vers l'or*, de Chaplin, date de 1925.

10. *M.T.*, p. 107, note du 8 janvier.

11. *M.T.*, p. 20.

12. *M.T.*, p. 108.

À tout prendre, l'auteur de *Sens unique* va privilégier l'« inconnu » parmi les auteurs bourgeois, plutôt que l'entrée dans le parti avec l'espoir de modifier de l'intérieur « certains extrêmes du matérialisme ». L'issue du dilemme s'impose : « Tant que je voyage, l'entrée dans le Parti ne peut pratiquement pas être envisagée ¹³. » Et on sait ce que peut signifier « voyager » pour un grand lecteur de Baudelaire. Les interlocuteurs moscovites ne s'y tromperont pas, puisque la collaboration envisagée à la « Grande Encyclopédie soviétique » n'aura pas de suite : l'article sur Goethe que Benjamin a apporté dans ses bagages sera refusé par Karl Radek en personne. Celui-ci a feuilleté le texte et a trouvé que, décidément, « la lutte des classes apparaissait dix fois par page ¹⁴ ». Comme tous les néophytes, Benjamin en fait trop. Il ne s'inscrira jamais au parti, ne parviendra pas à renoncer, malgré sa mauvaise conscience, au statut de la « freischwebende Intelligenz ¹⁵ », n'étant au fond, pas si éloigné du « Luftmensch ¹⁶ » qui hante la tradition yiddish et les récits hassidiques.

Voici comment Brecht, en 1938 ¹⁷, jugera le concept benjaminien de « l'aura » : « Tout est mystique, avec une attitude anti-mystique. C'est sous une telle forme qu'est adaptée la conception matérialiste de l'histoire. C'est assez affreux ¹⁸. »

UN BAGAGE INADAPTÉ

Ce voyage à Moscou avait surtout un but amoureux. Or, c'est la mélancolie qui fut au rendez-vous. Les divergences politiques n'ont sans doute rien arrangé, Asja Lacis étant beaucoup plus engagée dans le mouvement communiste international que Benjamin, et sans doute aussi beaucoup plus « naïve » (elle fera dix ans de goulag au Kazakhstan de 1938 à 1948) ¹⁹. Le visiteur berlinois la compare à

13. *M.T.*, p. 109 : « Solange ich reise, ist der Eintritt in die Partei freilich kaum zu erwägen. »

14. *M.T.*, p. 118.

15. Trad. littérale : « L'intelligence planant librement ».

16. « Homme de l'air ».

17. C'est Asja Lacis qui les a fait se rencontrer en 1928.

18. Bertolt Brecht, *Arbeitsjournal*, Frankfurt/M, Suhrkamp, 1974, p. 14.

19. Elle ne dit rien sur cette période de sa vie dans son livre d'entretien avec H. Brenner, *Revolutionär im Beruf. Berichte über proletarisches Theater, über Meyerhold, Brecht, Benjamin und Piscator*, München, Rogner und Bernhard, 1971. Trad. fr. par Ph. Ivernel, *Profession révolutionnaire*, Grenoble, Presses universitaires, 1989. Scholem, très hostile, se demandait ce que son ami pouvait bien lui trouver. A l'inverse, il semble exagéré de vouloir en faire celle qui aurait initié Benjamin au

« une citadelle presque imprenable » : elle parle à Walter d'électrification, de construction de canaux ²⁰, elle a un compagnon, une petite fille de 8 ans qui vit dans un foyer. Elle-même vient de faire une dépression, elle est soignée dans un sanatorium où elle partage sa chambre avec une autre patiente. Tout cela ne l'empêchera d'ailleurs pas d'être courtisée par un général de l'Armée rouge très entreprenant, qui lui proposera de l'emmener à Vladivostok ! Pendant les deux mois de son séjour, Benjamin ne la verra que très rarement seule, et pour de brefs instants. Ce qui ne l'empêchera pourtant pas de se disputer avec elle, mais aussi de connaître quelques moments de joie, d'extase amoureuse, qu'il note soigneusement dans son journal. Ainsi lors de la visite qu'Asja lui rend dans sa chambre d'hôtel le 18 janvier, qui relance le désir. Il vient de lui annoncer qu'ayant reçu de l'argent il pouvait prolonger son séjour et, à sa grande surprise, lui qui ne s'attendait vraiment plus à de tels gestes, elle se jette à son cou. Il lui faut du temps pour en être heureux :

« J'étais comme un vase au col étroit, dans lequel on déverse un seau de liquide. Je m'étais volontairement et progressivement si rétréci, que je n'étais pratiquement plus accessible à des impressions pleines et fortes venant de l'extérieur ²¹. »

Plus tard dans la soirée ils retrouvent des gestes tendres, « s'embrassent beaucoup », et se souviennent des jours heureux de Naples. Mais de tels moments furent très rares, et la relation semble bien avoir été « à sens unique ». La dernière phrase du journal est infiniment triste : « Avec la grande valise sur mes genoux je descendis en pleurant les rues crépusculaires vers la gare ²². » Pourtant, en 1928 ils vécurent ensemble deux mois, à Berlin, et ils correspondirent jusqu'en 1936, Asja et Margarete Steffin voulant convaincre Benjamin d'émigrer à Moscou. Gershom Scholem a cependant raison d'écrire que le *Journal de Moscou* est « le document personnel le plus intègre, le plus authentique et peut-être le plus poignant de Benjamin que nous possédions ²³ ».

marxisme : voir l'étude très détaillée d'Heinrich Kaulen : « Walter Benjamin und Asja Lacis : eine biographische Konstellation und ihre Folgen. », in *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 1995, Bd. LXIV, p. 92-122.

20. *M.T.*, p. 120.

21. *M.T.*, p. 136.

22. *M.T.*, p. 176.

23. *M.T.*, 4^e de couverture.

Il est vrai que l'auteur de ce « Journal », qui était, d'après tous les témoignages, quelqu'un d'extrêmement pudique, utilise dans ces notes non destinées à la publication toutes les ressources cathartiques du genre « journal intime ». Le simple acte d'écriture est quelque chose qui lui permet de transfigurer la douleur, l'angoisse de la solitude et du délaissement, en une œuvre d'art. Dans ces notes tout est écrit, d'une fine écriture calligraphique, il n'y a pas d'abréviations, de style télégraphique, d'allusions plus ou moins cryptées. Certes, le journal devait servir de matériau pour la rédaction du ou des articles à venir. Mais ce qui en fait l'intérêt pour le lecteur d'aujourd'hui est bien le mélange du plus intime et de l'historique, comme si Walter Benjamin devenait un personnage de Pasternak et de Proust. Et c'est peut-être bien aussi de cela qu'il s'agit. Il existe un « modèle » de la relation amoureuse vécue et écrite par l'auteur du *Journal de Moscou*, et c'est, bien sûr, la relation de Swann et d'Odette ou celle du Narrateur et d'Albertine. L'autre est un être de fuite, on ne rencontre au mieux, de temps à autre, que sa surface corporelle. Le contact de la main d'Asja, lors de la soirée du 18 janvier suffit à « électriser » Walter. La jeune femme devient ainsi l'enjeu d'un dispositif de lecture et de traduction. En effet, Benjamin a apporté à Moscou un ou plusieurs volumes de la *Recherche*, qu'il est en train de traduire avec son ami Franz Hessel (*Im Schatten der jungen Mädchen* paraîtra début 1927²⁴). Il lui arrivera même de traduire en présence d'Asja, faute d'être seul avec elle dans sa chambre du sanatorium. Lors de cette soirée que l'on peut qualifier d'heureuse, et pour ainsi dire « en guise de conclusion », le traducteur lit à celle qu'il aime « la scène lesbienne de Proust²⁵ », en la reliant explicitement au thème du sadisme proustien. Selon toute vraisemblance il s'agit de la célèbre scène de Montjouvain, lorsque Mlle Vinteuil profane devant son amie le portrait photographique de son père. Il crédite Asja d'une vraie « compréhension » du « nihilisme sauvage » qui se manifeste ainsi, ce qui n'est sans doute pas plus étonnant ni illusoire que le fait, pour le Narrateur, de certifier qu'Albertine a une bonne compréhension de Racine. En réalité, la jeune « révolutionnaire professionnelle²⁶ » est à mille lieux de pou-

24. Sur les problèmes posés par cette traduction, nous nous permettons de renvoyer à notre livre : *Images, passages : Marcel Proust et Walter Benjamin*, Paris, Kimé, 1998.

25. *M.T.*, p. 138.

26. Pour reprendre le titre de son livre d'entretiens. L'ironie du sort veut qu'elle meure en 1979, soit un an avant la publication du *Journal de Moscou*. On n'imagine pas Albertine lisant *Sodomie et Gomorrhe*.

voir et de vouloir comprendre la pathologie proustienne, puisque elle est elle-même, pour celui qui, épris d'elle, scrute les signes qu'elle émet, un personnage du romancier français. Benjamin est d'ailleurs coutumier de cette étrange interpolation du travail de traduction et du « travail » de la vie réelle : en novembre 1925 il s'était déjà rendu à Riga pour surprendre Asja, et cela s'était fort mal passé. Il écrivit à un ami :

« Vous connaissez sans doute Riga, ainsi que sa mélancolie, qui ne peut qu'êtreindre fort brutalement, en novembre, celui qui, il y a peu, arpentait des rues romaines. Ici, il ne reste plus que le travail et je me suis précipité sur la traduction de *Sodome et Gomorrhe* ²⁷. »

Curieuse constellation : au pays des Soviétiques non seulement Benjamin ne peut se séparer de ses volumes de Proust, mais il utilise le texte dans une stratégie de séduction qu'il sait vouée à l'échec puisque, précisément, le traducteur est un bon lecteur ! À moins qu'il ne s'agisse d'une tentative alors plutôt naïve de parvenir à une véritable fusion intellectuelle. De fait, ce volumineux bagage proustien ne convient guère aux rigueurs du climat moscovite. Qui, en 1926 en URSS peut bien s'intéresser à Proust, non traduit et dont la lecture n'est pas spécialement recommandée par les instances du Parti (il y a bien, cité par Benjamin, un article de l'académicien Kogan, mais qui cite ensemble Proust et l'expressionniste Arnold Bronnen) ? Pourtant son traducteur en allemand fait une remarque importante, qui montre bien l'originalité de sa tentative d'unir « haute culture » et « matérialisme historique ». Le 12 janvier il visite la galerie Tretyakov, qui expose des paysages et des scènes de genre russe du XIX^e siècle, et constate que le public, constitué de prolétaires, est particulièrement à sa place dans ce musée. Il note :

« L'éducation artistique n'est en fait pas facilitée (comme Proust le fait très bien comprendre) par la contemplation des "chefs d'œuvre". Bien plutôt : l'enfant ou le prolétaire, qui est justement en train de se former, reconnaît à juste titre de tout autres chefs d'œuvre que le collectionneur ²⁸. »

Et tel est bien en effet le sens de la réflexion de Proust, lorsqu'il écrit dans « Sur la lecture » :

« Quant à la photographie par Brown du "Printemps" de Botticelli ou au moulage de "la Femme inconnue" du musée de Lille [...], je dois avouer qu'ils

27. Cité d'après le n° consacré à Walter Benjamin du *Marbacher Magazin*, n° 55, 1990, p. 131.

28. *M.T.*, p. 114.

étaient remplacés dans ma chambre par une sorte de gravure représentant le prince Eugène, terrible et beau dans son dolman ²⁹. »

On le voit, l'ambition secrète de Benjamin est de parvenir à concilier son affinité esthétique et existentielle avec l'œuvre de Proust et sa sympathie idéologique pour le nouveau système politique. Il pose l'assimilation de l'enfant au prolétaire, et accorde ainsi à Proust un potentiel révolutionnaire. Il poursuivra cette tentative de manière plus développée dans ses notes sur les « Passages parisiens », en insistant sur la catégorie du « réveil », assimilé au travail d'émancipation collective : « De même que Proust commence l'histoire de sa vie par le réveil, chaque présentation de l'Histoire doit commencer par le réveil, elle ne doit même traiter de rien d'autre ³⁰. »

Paradoxalement, c'est peut-être à Moscou que Benjamin a été le plus proche de Proust. Revenons à la soirée du 18 janvier. Voici les dernières phrases notées dans le journal à cette date, il vient d'exposer à l'aimée sa théorie du sadisme proustien :

« Et pendant que je démontais cela pour Asja, je me rendis compte à quel point cela concorde avec la ligne directrice de mon livre sur le baroque. Tout comme je m'étais rendu compte, la veille au soir, alors que je lisais seul dans la chambre et que j'étais tombé sur l'extraordinaire évocation de la Charité de Giotto, qu'avec elle Proust développe une conception qui recouvre exactement tout ce que j'ai essayé de comprendre sous le concept d'allégorie ³¹. »

Or, on connaît l'importance de ce concept ³² pour toute l'œuvre de Benjamin. Tout se passe comme si l'éloignement géographique et l'illusion de la proximité amoureuse créaient en Benjamin un choc qui lui faisait percevoir en un éclair la profonde cohérence de son travail. Reste un problème de taille : qu'en est-il du « matérialisme historique » dans tout cela ? Un petit incident du séjour moscovite à l'hôtel Liverpool nous semble susceptible d'une lecture « allégorique ». Benjamin rentrant le soir dans sa chambre a pris l'habitude de placer la lampe sur une chaise à côté de son lit pour pouvoir lire, travailler. Le 13 janvier le branchement électrique se défait. Il tente un bricolage et provoque un court-circuit. Dans cet hôtel où le confort est très précaire, il est impossible de penser à faire réparer. Il ne lui restera plus, pour toute la durée du séjour,

29. John Ruskin, *Sésame et les lys*, précédé de « Sur la lecture », Bruxelles, Complexe, 1987, p. 49.

30. Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle*, Paris, éd. du Cerf, 1989, p. 481.

31. *M.T.*, p. 138.

32. Voir, par exemple, le recueil collectif *Allegorie und Melancholie*, éd. par W. van Reijen, Frankfurt/M, Suhrkamp, 1992.

qu'à s'éclairer à la bougie ³³. C'est dire on ne peut plus clairement au monde réel qui l'entoure, celui de « l'électrification et des soviets ³⁴ » qu'il est matériellement insatisfaisant, mais aussi que lui, Benjamin, habite nostalgiquement une autre époque. Bien sûr, on pourrait aussi interpréter toute la séquence comme un mini-sabotage. Ou comme une allusion à des légendes hassidiques. En tout cas, c'est un incident qui fait de son protagoniste un personnage proche de ceux de Kafka, qui ont eux aussi toujours des gestes maladroits, malheureux.

RENCONTRES MANQUÉES

Disons-le clairement : l'angoisse et la mélancolie qui étreignaient Walter Benjamin à Moscou ne lui ont pas permis de faire preuve de l'habituelle acuité de son regard. Lui qui avait une véritable dévotion pour l'œuvre de Paul Klee (dont il acheta l'aquarelle « Angelus Novus » en 1921) voit, sans en reconnaître la valeur, des toiles de Michael Larionov et de Natalia Gontcharova, le 11 janvier. Il va jusqu'à les juger comme de pâles copies de ce qui se fait à Paris et à Berlin ³⁵. Il est vrai qu'il y a eu dans la matinée une scène assez pénible avec Asja. Plus révélatrice : l'incompréhension fondamentale de Benjamin par rapport au travail de Meyerhold. Il a eu la chance d'assister à l'une des premières représentations du *Revizor*, mais le futur auteur des *Brecht-Kommentare* n'a pas immédiatement perçu la beauté et la force de ce spectacle qui a marqué l'histoire du théâtre au XX^e siècle.

Béatrice Picon-Vallin, dans son étude sur Meyerhold ³⁶, montre que le metteur en scène a réussi à faire fusionner dans son travail toute la culture du XIX^e siècle, le « siècle d'argent », et la modernité scientifique et technique, et que son *Revizor* synthétise toute l'œuvre de Gogol ³⁷. Et l'on ne peut que partager sa conviction : ce que l'Inspecteur inspecte « dans cette tragi-comédie du pouvoir et

33. *M.T.*, p. 116-117.

34. Pour reprendre un célèbre mot de Lénine.

35. *M.T.*, p. 111.

36. Béatrice Picon-Vallin, *Meyerhold*, *op. cit.*

37. L'éditeur allemand du *Moskauer Tagebuch* se trompe p. 179, note 19, lorsqu'il commente la durée de la représentation en écrivant que Meyerhold aurait introduit d'autres scènes prélevées dans d'autres pièces de Gogol. Il a simplement travaillé sur la durée et introduit des personnages muets, représentatifs de l'univers gogolien.

de la peur, dans les mannequins pétrifiés », c'est « l'imposture majeure du siècle que sera le stalinisme ³⁸ ».

Il vaut peut-être la peine d'entrer dans le détail de cette rencontre manquée. Les représentations ont été précédées de plus d'un an de répétitions. Dès l'arrivée de Benjamin à Moscou Reich essaie d'obtenir des billets pour la générale, mais sans succès. Le climat autour du spectacle est tendu : dans la chambre d'Asja le visiteur de Berlin assiste à ce qu'il appelle une « Disput » : deux visiteuses de son amie reprochent à Meyerhold d'avoir utilisé du satin et de la soie, d'avoir fait confectionner quatorze costumes pour sa femme (Zinaïda Rajk), et de faire durer les représentations cinq heures et demie ³⁹. Cette discussion est un écho de la polémique qui va s'amplifier. Béatrice Picon-Vallin fait un état très précis des forces antagonistes : pour la Rapp (Association russe des écrivains prolétariens) le spectacle est « mystique, symboliste, esthétisant, décadent, voire réactionnaire ». Pour certains critiques « conservateurs », le *Revizor* de Meyerhold « atteint aux valeurs de l'art éternel, en dehors de toute perspective marxiste de classe ». Pour Lounatcharski (commissaire du peuple à l'Instruction publique), Maïakovski, Biely ou les Rabkory (correspondants ouvriers) le spectacle est « profondément social, engagé, révolutionnaire et résolument contemporain ⁴⁰ ». On s'attendrait à ce que Benjamin rejoigne ce dernier groupe, d'autant plus qu'Asja Lacis et Bernhard Reich en font partie. Mais sa position personnelle est beaucoup plus ambiguë.

Le 19 décembre il assiste, seul, à une représentation du *Revizor*. Il note que le spectacle dure quatre heures un quart. Il est étonné, quoique prévenu, par l'abondance des costumes et, surtout, des décors. Le plateau est minuscule, surchargé de meubles, ce qui permet à Meyerhold d'organiser de ravissantes scènes de genre, « correspondant à un parti pris non dramatique d'analyse sociologique ⁴¹ ». Benjamin se rend bien compte qu'il assiste à un « chef d'œuvre » de mise en scène, et il cite la remarque de Reich qui parle de « l'abolition de l'ordre linéaire ». Mais dans l'ensemble il semble peu convaincu, peu enthousiaste : il parle d'une « pièce montée », de « poupées dansantes d'une pendule dont la musique serait le texte de Gogol ⁴² ». Il critique aussi un « quadrille, vers la fin, qu'on

38. *Ibid.*, p. 339.

39. *M.T.*, p. 19.

40. Béatrice Picon-Vallin, *Meyerhold*, *op. cit.*, p. 265.

41. *M.T.*, p. 49.

42. *M.T.*, p. 50.

attendrait plutôt dans un théâtre bourgeois que dans un théâtre prolétarien ». Dans l'ensemble, et cela est confirmé par les notes à propos de la représentation de *La Forêt* d'Ostrovski, on peut parler d'une rencontre manquée⁴³. S'il reconnaît, dans sa lettre du 26 décembre à son amour de jeunesse, Jula Radt, l'importance des spectacles de Meyerhold, il les situe dans un contexte infiniment problématique. On ne sait pas ce que la société russe va devenir, il faut prendre parti, et « les tensions dans la vie publique sont si grandes – pour l'essentiel elles ont presque un caractère théologique – qu'elles refoulent tout ce qui est “privé” d'une façon inouïe⁴⁴ ». Il semble proche, pour ce qui est de l'évaluation du travail de Meyerhold, des positions de la RAPP. Il est très significatif de ce point de vue qu'il publie dans la *Literarische Welt* du 11 février 1927 un article qui n'est pas consacré directement à la représentation du *Revizor* ou de *La forêt*, mais à un épisode assez inquiétant de sa réception par le public moscovite. Il a en effet pu assister, le 3 janvier, à une discussion au théâtre à propos du *Revizor*, au cours de laquelle sont intervenus Meyerhold lui-même, et, en sa faveur, Maïakovski, Lounatcharski, Biely. Mais la soirée a été rude. Pour Benjamin, Meyerhold a été vaincu. Le titre de l'article résume son sentiment : « Le metteur en scène Meyerhold – annéanti à Moscou ? Un procès littéraire à l'occasion de la mise en scène du *Revizor* de Gogol⁴⁵. » D'après Benjamin, le tort de Meyerhold serait d'être intervenu dans la discussion de manière trop polémique, alors que le public lui était plutôt favorable, et de l'avoir ainsi poussé à se retourner contre lui. Il s'en prend aussi à Biely, qu'il qualifie de « romantique décadent à la Gavarni⁴⁶ ». Benjamin ne dit pas si, finalement, Meyerhold a ou non réussi à « conquérir un classique » pour le prolétariat, il constate qu'en définitive le rapport de forces n'est pas du tout favorable au metteur en scène. Or, d'après Asja Lacis, avec laquelle (et Reich), il a assisté au spectacle, il se trompe. Elle fait très justement remarquer que les cris de protestation des jeunes gens ne visaient que l'orateur Meyerhold et non l'artiste,

43. Même s'il trouve très belle la scène de l'accordéon, et la scène d'amour autour du pas-de-géant, et qu'il comprend « pour la première fois » la fonction de la scène constructiviste. *M.T.*, p. 59.

44. Walter Benjamin, *Briefe I*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1978, p. 439.

45. « Der Regisseur Meyerhold- in Moskau erledigt ? Ein literarisches Gericht wegen der Inszenierung von Gogols “Revisor” ». Texte reproduit in Walter Benjamin, *Gesammelte Schriften, Bd IV-1*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1972, p. 481-483. Le titre de l'article, qui se trouve dans les archives Benjamin, a été barré et remplacé par « Disputation bei Meyerhold ».

46. *Ibid.*, p. 482.

dont chaque nouvelle mise en scène avait d'ailleurs été prétexte à polémique, et elle fait observer qu'il a pu, après, réaliser encore beaucoup de nouveaux spectacles ⁴⁷. Béatrice Picon-Vallin indique que la pièce a connu un énorme succès, et qu'elle a été jouée jusqu'à la fermeture du théâtre de Meyerhold en 1938. L'article sera d'ailleurs l'occasion d'une dispute sévère avec Asja et Bernhard Reich, moment qui sera comme la césure du séjour moscovite.

Mais Benjamin finit par avoir raison même quand il s'est trompé. S'il ne montre pas, pour le travail de Meyerhold, l'enthousiasme qu'on pourrait attendre de lui, il interprète correctement les signes prémonitoires. Il utilise dans son titre le mot *Gericht* – « procès », et bientôt les procès à Moscou ne seront plus « littéraires ». Meyerhold sera arrêté en 1939, et fusillé en 1940. L'observateur attentif généralise à partir de quelques données. C'est justement à propos de l'accueil réservé au « Revizor » que Benjamin écrit dans son journal :

« Si l'on demande à quelqu'un que l'on ne connaît que depuis peu ce qu'il ou elle pense d'une quelconque pièce de théâtre ou d'un film, on n'apprend que ceci : "Ici on dit que cela se présente de telle ou telle manière", ou "on s'est le plus souvent prononcé dans tel ou tel sens ⁴⁸". »

Cette extrême prudence des interlocuteurs qui attendent que le Parti, par l'intermédiaire de ses organes officiels, ait pris position, est un fait qui n'a pas dû être sans conséquences dans la décision benjaminienne de ne pas prendre de décisions. Il n'est plus jamais retourné en URSS, après son séjour à l'hôtel Liverpool.

Pourtant, même si Benjamin semble avoir « échoué » sur toutes les lignes, il rapporte de son voyage, à l'instar du Narrateur à Venise, quelques épiphanies : le froid, l'immensité de l'espace russe, l'architecture du Kremlin et de la Laure de Zagorsk, les icônes, les jouets en bois et les boîtes en laque qui s'offrent au collectionneur finissent par se fondre dans un paysage intérieur qui opère dans l'Histoire la trouée d'« un peu de temps à l'état pur ». Benjamin, dans son article sur « Moscou », raconte une promenade difficile par moins 30°, qui se conclut par l'absorption d'une tasse de thé, et il écrit : « La chaleur fait du temps lui-même dans sa fuite une boisson enivrante. Il coule dans la gorge du promeneur fatigué comme du miel ⁴⁹. » Pour Benjamin, le séjour à Moscou a bien été

47. Asja Lacis, *Revolutionär im Beruf*, op. cit., p. 55.

48. *M.T.*, p. 49.

49. Walter Benjamin, *Moscou*, trad. Jean Lacoste, Paris, Mille et une nuits, 1999, p. 66. Texte original : *Gesammelte Schriften IV-1*, p. 324.

cette « pierre de touche si exacte pour le voyageur étranger ⁵⁰ ». La ville et la femme aimée ont fini par se livrer au promeneur solitaire, à l'étranger de passage, comme le font les villes et les femmes proustiennes : elles sont proches et lointaines, conquises et perdues, intimement indifférentes.

*Université de Rouen,
Département de littérature comparée (Cérédi)*

50. *M.T.*, p. 163.